

TROIS NOËLS DE GUERRE.

Noël 1942, secteur de Stalingrad.

L'Oberleutnant Werner Kollendorf est épuisé. Cela fait bien 3 jours qu'il n'a pu dormir que quelques brefs instants, l'ennemi est partout et se rapproche dangereusement. La balade en Russie avait pourtant bien commencé l'été dernier, mais maintenant le sort de Napoléon hante son esprit lorsque il a encore le temps de penser. Il faut évacuer la position d'urgence avec les 6 hommes qu'il commande encore avant l'encerclement et l'anéantissement complet. Il en avait 50 lorsqu'il est arrivé dans ce secteur avancé, presque 90% de pertes en à peine plus d'un mois.

Un nouvel obus vient d'éclater tout près. Un nuage de boue congelée et de neige s'abat sur les combattants. C'est maintenant qu'il faut décrocher ou mourir. Les Soviétiques ne feront pas de prisonniers, et d'ailleurs serait-il souhaitable de tomber en leurs mains?

Le seul véhicule disponible en état de les faire rejoindre le gros de l'Armée de Paulus une bonne dizaine de kilomètres à l'ouest est un tout terrain Horch, les autres ont été détruits ou seraient incapables de rouler dans les fondrières, et à pied jamais ils n'y arriveraient. En espérant que la route ne soit pas déjà coupée...

Il donne un ordre: "Tous dans le Horch, on ne peut plus rester". Tant pis pour les instructions du Führer de ne pas céder de terrain, là bas à l'abri dans la Tanière du Loup il ne sait pas ce qui se passe ici.

Le caporal Straener, qui n'attendait que cet ordre, tente de démarrer...

A la première sollicitation le Horch démarre malgré le froid intense. Mais au bout de quelques secondes le moteur émet un bruit anormal, semble terriblement peiner et s'étouffe dans un nuage de fumée.

Straener descend en hâte et voit immédiatement ce qu'il aurait dû remarquer s'il était monté par l'autre côté. "Regardez Herr Leutnant, un éclat d'obus a traversé la tôle et a fait éclater le carter d'huile, il y a une énorme flaque par terre. Le camion est foutu et nous avec!"

"Caporal, il y a peut-être une solution: la voiture qui servait pour la poste et le petit ravitaillement lorsque l'ennemi était moins près est peut-être encore intacte, elle est sous ce tas de neige, essayez de la dégager et voyez si on peut la faire rouler".

Tout le monde, officier compris, se met à la tâche avec l'énergie propre aux hommes dont la survie est en jeu. On dégage la neige, on ausculte l'engin. Pas de batterie, mais celle du Horch fait l'affaire. Trop grande, impossible de la mettre sous le capot... On l'attache comme on peut sur une aile et les câbles du camion permettent de connecter. Pas d'eau dans le radiateur ni dans le bloc.

Heureusement, sinon faute de produit antigel le moteur aurait éclaté. On remplit, ça fuit... Le bouchon de vidange du bloc est perdu, on en confectionne un avec le bouchon d'une bouteille de vin que l'on avait gardée pour fêter ce fichu Noël pas comme les autres. On remplit, ça tient.

Les hommes pensent: La voiture va-t-elle démarrer ou nous laisser sur place à la merci des Soviétiques? Tiens, ceux-ci semblent s'être calmés, une bonne demi-heure sans entendre le canon ni les terribles orgues de Staline. Qu'est-ce qu'ils préparent? L'assaut final? Savent-ils que nous ne sommes plus qu'une poignée ici?

Miracle: Le moteur tousse, il ronronne, il accélère...

"Tout le monde dedans, abandonnez tout l'équipement, les armes sauf une, pas assez de place" dit

Kollendorf. "Mais Herr Leutnant avec vous nous sommes sept, même sans rien emporter nous ne pourrions pas monter tous" "Partez vous six, vous tiendrez bien. Lorsque vous atteindrez nos lignes vous expliquerez que je suis resté et que notre radio ne fonctionne plus, vous demanderez qu'on vienne me rechercher".

A ce moment le silence se rompt, une lueur aveuglante et un bruit de tonnerre s'abat sur la troupe en débâcle. Un nouvel obus vient d'éclater, à moins de dix mètres! On ne l'a même pas entendu venir et personne n'a tenté de se protéger comme il le pouvait dans quelque trou. Le soldat Hans Holberg, 22 ans, 2 ans de guerre, n'a plus de tête. Il est tombé pour le Führer et le Vaterland.

"Il est mort, pas possible de s'en occuper, le problème est maintenant résolu, tous les six en voiture, tout de suite. Direction ouest."

La voiture n'est pas grande et il faut drôlement se serrer. La route ou plutôt la piste est défoncée et les engins militaires qui s'y sont succédés ces dernières semaines ont fait de grandes ornières et la neige traîtresse les cache à moitié. Cependant l'étroitesse de la voiture est un atout car si on tient bien le milieu on peut éviter les terribles sillons qui pourraient l'enliser.

Tout semble bien se passer, un kilomètre, deux. La voiture marche fort bien et supporte vaillamment la charge. Le leutnant se détend. Il pense... Au fait c'est quoi cette voiture? Il n'y connaît pas grand chose et n'a jamais eu de voiture à lui avant la guerre. Une Renault, probablement, j'ai vu ce nom quelque part. Ce devait être une jolie voiture, mais la Wehrmacht en a fait une bête de somme, une bête qui va peut-être sauver provisoirement nos vies. Une petite chose accroche son regard: sur le vide-poche en face de lui il y a une petite plaque avec un nom. Sûrement le nom de l'ancien propriétaire, celui à qui l'Armée a réquisitionné la voiture. Comme il a appris un peu de français à l'école il lit sans mal: "Léon Rollet, pharmacien, Verdun (Meuse)".

Verdun! Un frisson parcourt le leutnant. Son père, qu'il a si peu connu, est mort à Verdun en avril 1916. Est-ce un bon ou un mauvais présage? il ne saurait le dire, mais il ressent un curieux malaise et une attirance inexplicable pour cette voiture. La plaque est à moitié dévissée, sans savoir vraiment pourquoi il finit de la détacher et la glisse dans ses papiers.

Plus qu'un kilomètre ou deux peut-être et on devrait retrouver nos troupes. La voiture roule et Straener sait conduire sur la piste dangereuse, pas une fois on ne s'est enlisé. Fêter enfin Noël avec les nôtres. A moins que nous ne soyons arrêtés? Après tout nous avons abandonné le poste sans ordre. Oui, mais la radio ne fonctionnait plus, j'ai fait mon devoir... Les idées, l'espoir, la peur, la résignation, l'espoir à nouveau, tout s'enchaîne dans l'esprit du leutnant, et la voiture continue sa route sans ennui, l'ennemi lui-même semble vouloir les sauver puisque depuis l'obus qui a fauché Holberg le calme est à nouveau revenu. Le leutnant dort maintenant malgré les cahots entre Straener le chauffeur et un autre soldat à sa droite. Enfin du repos...

Soudain...

Pasewalk (Mecklembourg Poméranie) Noël 1943.

Le Hauptmann (capitaine) Werner Kollendorf s'apprête à fêter son quatrième Noël de guerre avec ses camarades officiers à l'hôpital militaire où il est depuis.... un an.

Ils discutent.

"Werner, tu es le plus ancien ici, raconte nous une fois encore ton histoire, certains d'entre nous ne la connaissent pas encore. Comment se fait-il que tu sois ici depuis si longtemps?"

"Nous étions dans le secteur de Stalingrad, c'était juste le jour de Noël l'an passé. Après avoir été

isolés pendant plusieurs jours avec le reste de ma compagnie nous allions enfin pouvoir rejoindre nos lignes lorsque la voiture qui nous transportait a sauté sur une mine que des partisans venaient probablement de poser. Je devais dormir à ce moment là, je ne me rappelle de rien sauf que jusque là mon chauffeur réussissait à mener la voiture sur la mauvaise piste et que nous commençons à reprendre espoir.

Je suis resté inconscient plusieurs jours. Lorsque je me suis réveillé j'étais ici, à Pasewalk. Une patrouille nous avait trouvés, on m'avait transporté à un hôpital de campagne puis finalement rapatrié ici en Allemagne. Le Major qui m'a soigné a dû couper ma jambe droite au niveau du genou et j'ai aussi perdu trois doigts, mais je suis vivant. La médecine moderne a fait de gros progrès mais ma rééducation a été longue et j'ai mis toute l'année avant d'être capable de marcher à peu près normalement avec ma prothèse."

"Tes hommes?"

"Aucun n'a survécu, je suis le dernier de mon ancienne compagnie".

"Est-ce que l'armée t'a rendu à la vie civile?"

"On me l'a proposé, mais j'ai refusé. Ce n'est pas que je souhaite reprendre le combat, je n'en serais plus capable, mais on enrôle maintenant des vieillards et des enfants, je ferai mon devoir jusqu'au bout. Il y a de la place pour moi dans un poste administratif. D'ailleurs personne ne m'attend, je n'ai plus de famille."

A ce moment le capitaine se tait. Il pense à tout ce qu'il ne peut pas dire. Il est en effet dangereux en Allemagne de livrer certaines pensées, même si on est officier et décoré de la Croix de Fer pour actes courageux. "Le Reich a fait de moi un héros alors que je craignais d'être arrêté. On m'a promu et décoré. La propagande a plus besoin de héros que de traîtres. J'ai beaucoup réfléchi durant cette année d'inaction forcée et mon infirmité a fait de moi un autre homme que le combattant que j'étais. Je ne suis pas du Parti et jamais je n'ai commis de crimes de guerre, mais j'en ai été souvent témoin et je sais que notre armée est infestée de fanatiques et de psychopathes, surtout dans la SS. J'ai trop fermé les yeux, la vérité est qu'Hitler est un fou et le pire des criminels et il nous mène tout droit à une catastrophe qui nous fera regretter celle de 1918. En acceptant de servir encore malgré mon lourd handicap, je tâcherai dans la mesure de mes moyens de protéger ceux que les fanatiques persécuteront de leur haine aveugle, et en tout cas jamais plus je ne me servirai d'une arme."

La conversation reprend après ce long silence.

"Sais tu où tu vas aller?"

"Oui, je le sais depuis peu. Je vais en France, je suis affecté au Q.G. du général commandant le Gross Paris"

"Veinard!"

"J'en profiterai pour visiter la France si je le peux, j'ai en particulier l'intention d'aller à Verdun"

"Ah oui, les champs de bataille, ton père..."

"Oui, mais pas que ça"

"Ah, ton fameux talisman! Tu l'as toujours?"

"Je l'ai, lorsque la mine a sauté il était avec mes papiers qu'on a retrouvés intacts, on m'a rendu le tout"

"Tu crois vraiment que cette plaque de voiture Française t'a porté chance? Avec tout ce que tu as enduré?"

"Je le crois, je suis vivant. Et d'ailleurs s'il n'y avait pas eu de mine j'aurais été piégé avec tout le reste de l'armée de Paulus peu après. Je suis cependant triste pour mes compagnons, ils étaient de bons soldats. Si je peux aller à Verdun, j'essayerai de voir ce monsieur Rollet. Sans qu'il le sache il y a

quelque chose de fort entre lui et moi. J'espère seulement qu'il acceptera de recevoir un officier Allemand en ami".

Verdun (Meuse), Noël 1944.

Le pharmacien Léon Rollet a rassemblé famille et amis pour fêter le premier Noël de la France libérée. C'est vrai que pas si loin que ça la guerre continue, et d'ailleurs les dernières nouvelles de Belgique sont plutôt inquiétantes, mais ici on s'efforce d'oublier 4 ans d'occupation. Si seulement le ravitaillement pouvait suivre! Il a fallu que chacun fasse preuve de beaucoup de débrouillardise ou dépense une fortune au marché noir pour avoir de quoi festoyer un peu en ce jour symbolique. En tout cas l'ambiance est bonne et autour de la table la conversation va bon train.

"Léon, tu as racheté une voiture? Je t'ai vu rouler en ville la semaine dernière"

"En fait non, j'ai simplement ressorti ma vieille NN. Je l'avais remise à la campagne quand j'ai acheté la Celtaquatre neuve en 36. Tu sais Albert, j'ai toujours préféré les Renault, ce sont les plus fiables et elles sont bien finies. Ma Celta, c'était une Grand Luxe, elle était superbe."

"C'est vrai, et si j'avais les moyens j'achèterais une Renault moi aussi. Peut-être un jour? Mais dis moi, et l'essence?"

En riant Léon réplique: "Euhm, c'est secret, je peux juste te dire que je connais quelqu'un au dépôt de carburant que les Américains ont à la sortie de la ville!"

"Les rires s'amplifient. "Je vois, eh bien toi alors!... Mais dis donc, puisqu'on parle de ta Celtaquatre, tu n'as jamais eu de nouvelles?"

"Là c'est une curieuse histoire... De la voiture elle-même je n'ai plus entendu parler. Par contre, figure toi que j'ai récupéré la plaque de propriétaire à mon nom qui était restée dans la voiture lors de la réquisition."

"La plaque? Mais comment ça?"

"Voilà, tu te souviens que nous avons été libérés le 1er septembre. Deux jours avant il y avait encore des Allemands en ville dont certains qui étaient très dangereux comme des fauves blessés.

Cependant, et heureusement, la plupart ne pensaient qu'à fuir vers l'est. On m'a dit qu'il y en avait un qui était plus que bizarre. D'abord c'était un officier, ensuite il était manifestement infirme, il avait du mal à marcher, mais le plus curieux c'est qu'au lieu de chercher à fuir il me cherchait moi! Il est venu à la pharmacie, mais tu penses bien que j'avais fermé. J'étais à l'appartement, des voisins m'ont prévenu et je suis tout de suite parti me cacher. Je n'avais aucune idée de ce qu'il me voulait, mais sûrement pas du bien.

Finalement je ne l'ai jamais vu. Lorsque les Américains sont arrivés, qu'on ne craignait plus rien et que le calme était un peu revenu, j'ai fait mon enquête car cet Allemand me turlupinait. J'ai appris que des résistants de la onzième heure l'avaient abattu. D'abord on a constaté qu'il n'était pas armé, dans son étui à revolver il avait une pipe..., puis on l'a fouillé complètement. D'après ses papiers c'était un certain capitaine Collenoff ou quelque chose comme ça. Le plus curieux c'est qu'avec ses papiers on a trouvé la fameuse plaque de ma Celta et on me l'a rapportée.

Je me demande bien encore qu'est ce qu'il me voulait cet Allemand et pourquoi il avait ma plaque sur lui."

"Bah, ne t'en fais pas, c'est sans importance. Et si on l'a abattu c'est tant mieux, ça fait juste un salopard de nazi de moins. Les Boches il n'y en a pas un de bon".

Epilogue.

Par le plus grand des hasards, Léon Rollet entendit à nouveau parler du capitaine Kollendorf quelques mois plus tard lors d'un voyage d'affaires à Paris. Il apprit que ce dernier était bien connu de certains milieux de la vraie Résistance. Comme les langues pouvaient se délier sans crainte on lui dit que l'officier Allemand fournissait des renseignements et que plusieurs fois il avait permis à des personnes qui allaient être arrêtées de s'échapper à temps, mais que par contre il refusait absolument de fournir le moindre renseignement qui aurait pu nuire directement à son pays. On lui dit aussi que durant tout son séjour à Paris le capitaine avait cherché à se rendre à Verdun, mais que seule la débâcle de l'armée Allemande lui en avait donné l'occasion, ce qui expliquait pourquoi il s'était trouvé là à la veille de la libération de la ville. Par contre de la plaque de la Celta personne ne savait rien.

FIN.